

Véronique et son image-relique du Christ dans quelques textes français de la fin du XII^e au début du XIV^e siècle

[Preprint]. À paraître dans Sophie ALBERT et Hubert HECKMANN (dir.), *Saintuaire. Les reliques dans les textes français du Moyen Âge*, Paris, PUPS Presses de l'Université Paris-Sorbonne.

Introduction

L'histoire de légende de Véronique et de son image-relique du Christ forme un écheveau compliqué qu'après d'autres je me suis efforcé de démêler, en me basant surtout sur les textes latins, dans un colloque organisé en 2007 à Bordeaux par Joëlle Ducos et Patrick Henriet¹. Je voudrais évoquer ici quelques textes français que j'avais abordés trop rapidement ou que j'ignorais². Mais il importe d'abord de rappeler brièvement une série de données essentielles.

La légende précéda l'apparition à Rome de l'image-relique et se développa dans une large mesure indépendamment de celle-ci. Elle fit longtemps partie des écrits gravitant autour des Actes de Pilate, connus au Moyen Âge sous le nom d'Évangile de Nicodème. Un des premiers textes (sinon le premier) où elle figure, la « Guérison de Tibère », *Cura sanitatis Tiberii*³, fut sans doute rédigé à Rome au VIII^e siècle. Selon ce récit, l'empereur Tibère en

¹ Jean-Marie Sansterre, « Variation d'une légende et genèse d'un culte entre la Jérusalem des origines, Rome et l'Occident : quelques jalons de l'histoire de Véronique et de la *Veronica* jusqu'à la fin du XIII^e siècle », dans Joëlle Ducos et Patrick Henriet (dir.), *Passages. Déplacements des hommes, circulation des textes et identités dans l'Occident médiéval*, Toulouse, Méridiennes, coll. « Études médiévales ibériques », 2013, p. 217-231, avec une vaste bibliographie. On ajoutera notamment Rémi Gounelle, « Les origines littéraires de la légende de Véronique et de la Sainte Face : la *Cura sanitatis Tiberii* et la *Vindicta Salvatoris* », dans Adele Monaci Castagno (éd.), *Sacre impronte e oggetti « non fatti da mano d'uomo » nelle religioni*, Alessandria, Edizioni dell'Orso, 2011, p. 231-251, et, en plus de ses nombreux travaux déjà cités, Gerhard Wolf, « Vera Icon », dans Reinhard Hoeps (éd.), *Handbuch der Bildtheologie*, t. III : *Zwischen Zeichen und Präsenz*, Paderborn, Ferdinand Schöningh, 2014, p. 419-466. On attend la publication des Actes du colloque *The European Fortune of the Roman Veronica in the Middle Ages*, qui s'est tenu à l'Université de Cambridge, Magdalene College, les 4 et 5 avril 2016.

² Le texte publié ici reprend, à quelques modifications près, celui dont j'ai donné lecture le 20 juin 2012 à la première journée d'études « Saintuaire ». Le temps et les compétences en histoire littéraire me manquent pour approfondir un sujet qui, par la nature des textes envisagés, reste en marge de mes recherches sur les croyances et les attitudes à l'égard des images sacrées au Moyen Âge et au début de l'époque moderne. Un exemple d'une autre approche, tant sur le plan des textes que de la méthode : Lydie Lansard, « Deux miracles pour un nom. Plasticité de la figure de Véronique dans la *Vengeance nostre Seigneur* (version de Japhet) », dans Olivier Biaggini et Bénédicte Milland-Bove (dir.), *Miracles d'un autre genre. Récritures médiévales en dehors de l'hagiographie*, Madrid, Casa de Velázquez, « Coll. de la Casa de Velázquez », vol. 132, 2012, p. 157-169.

³ Cf., à présent, Rémi Gounelle, « Les origines », art. cit., p. 232-237 (je crois toutefois pouvoir maintenir l'hypothèse d'une rédaction à Rome).

proie à une grave maladie envoya à Jérusalem un personnage illustre du nom de Volusien pour lui ramener Jésus, thaumaturge dont il avait entendu parler. À son arrivée, Volusien apprit que Jésus avait été condamné à mort par Pilate, qu'il était ressuscité et qu'il était monté au ciel. Il fit alors arrêter Pilate et se mit à la recherche d'une image du Christ. On l'informa qu'une hémorroïsse du nom de Véronique avait fait peindre un portrait de Jésus après avoir été guérie par lui et tandis qu'il vivait encore. – Le portrait n'est donc pas là une impression miraculeuse, ce qu'il deviendra, comme on va le voir, dans certaines versions ultérieures de la légende, d'autres continuant à parler de peinture. – Volusien emmena à Rome l'image, Véronique et Pilate. Après avoir condamné ce dernier à être emprisonné, Tibère fut guéri à la vue de l'image, récompensa Véronique et se mit à croire au Christ.

La légende figure également dans un récit antérieur au IX^e siècle, la « Vengeance du Sauveur », *Vindicta Salvatoris*⁴, existant en deux recensions dont la tradition textuelle est mal connue. Dans la seconde, la guérison de Tibère est précédée de deux histoires, celle de la conversion et de la guérison en Aquitaine du *regulus* Tyrus après avoir entendu parler du Christ, et celle de la destruction de Jérusalem par Titus, nouveau nom de Tyrus, et son père Vespasien en châtement de la mort du Sauveur. Mis en relation avec la ruine de Jérusalem, l'épisode de Véronique apparaît plus encore comme « une translation du salut de la Palestine vers le monde romain⁵ ».

La *Cura sanitatis* et la *Vindicta Salvatoris* (surtout dans sa seconde recension) ainsi que leurs versions en langues vulgaires et d'autres adaptations de leur matière assurèrent à la légende de Véronique une très large diffusion en Occident⁶. Le premier texte vernaculaire connu est une version de la *Vindicta Salvatoris* en vieil anglais⁷. Des versions allemandes de la légende sont attestées au XII^e siècle. L'une d'elles, un poème intitulé *Veronica* composé vers 1180 par un auteur connu sous le nom de Wilde Mann, contient un trait nouveau: il raconte que Véronique avait demandé à saint Luc de peindre pour elle un portrait du Christ ; Luc n'y réussit pas malgré tout son art et c'est alors que le Christ vint dans la maison de

⁴ *Ibid.*, p. 237-249, pour une révision essentielle du dossier.

⁵ Jean-Pierre Bordier, « Rome contre Jérusalem : la légende de la *Vengeance Jhesucrist* », dans Daniel Poirion (dir.), *Jérusalem, Rome, Constantinople. L'image et le mythe de la ville au Moyen Âge*, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, coll. « Cultures et civilisations médiévales », vol. 5, 1986, p. 93-124, ici p. 96.

⁶ Il faut rappeler que la majeure partie de la documentation concernant la légende et l'image a été réunie, il y a plus d'un siècle, dans un ouvrage d'une érudition prodigieuse, certes vieilli, mais encore fondamental, sur les légendes relatives aux images du Christ, celui d'Ernst von Dobschütz, *Christusbilder. Untersuchungen zur christlichen Legende*, Leipzig, J. C. Hinrichs, coll. « Texte und Untersuchungen zur Geschichte der altchristlichen Literatur », N.F., vol. 3, 1899, ici p. 197-262, 250*-335*. Un bel aperçu sur une partie des textes français : Alexandre Micha, « La légende de l'empereur malade et de la vengeance du Sauveur dans les récits en prose française », dans *Mélanges de littérature du Moyen âge au XX^e siècle offerts à Melle Jeanne Lods*, Paris, « Coll. de l'École Normale Supérieure de Jeunes Filles », 1978, t. I, p. 433-446.

⁷ J. E. Cross (éd.), *Two Old English Apocrypha and their Manuscript Source. The Gospel of Nichodemus and The Avenging of the Saviour*, Cambridge, Cambridge University Press, coll. « Cambridge Studies in Anglo-Saxon England », vol. 19, 1996, p. 249-293 ; cf. Rémi Gounelle, « Les origines », art. cit., p. 238.

Véronique pour imprimer son visage sur un linge⁸. Cette intéressante tentative pour confronter la tradition des images peintes par saint Luc à celle des acheiropoiètes (non faites de mains d'homme) resta sans lendemain. On va voir que deux textes français de la fin du XII^e et du début du XIII^e siècle marquent de façon fort différente l'un de l'autre une étape nouvelle dans la légende, mais auparavant il convient de dire quelques mots de l'image-relique elle-même.

On conservait dans la basilique Saint-Pierre de Rome un linge passant pour porter des traces de la sueur du Christ. Dès le début du X^e siècle, sinon même auparavant, certains durent y reconnaître le portrait que, selon une version de la légende de Véronique, le Christ avait imprimé pour elle en s'essuyant le visage sur un tissu. Mais la *Veronica* ne sortit de l'ombre que dans la seconde moitié du XII^e siècle, au plus fort de la rivalité entre les basiliques du Latran et du Vatican pour la primauté parmi les églises de la chrétienté. Pour compenser un déficit sacré et notamment la présence au Latran d'une célèbre image acheiropoiète du Sauveur, les chanoines du Vatican mirent l'accent sur leur propre image acheiropoiète du Christ, la *Veronica*. À partir de la fin du XII^e siècle, la promotion de son culte fut prise en main par la papauté et, dans le courant du XIII^e siècle, la *Veronica* fit de plus en plus figure, avec la basilique vaticane elle-même, de symbole de l'Église romaine en tant que tête de l'Église universelle. Donnée solennellement à voir à la foule une fois l'an, le deuxième dimanche après l'Épiphanie, et occasionnellement à des visiteurs privilégiés, la *Veronica* devint au XIII^e siècle un des pôles du pèlerinage à Rome. L'ostension révélait le portrait surnaturel et authentique du Christ possédé par l'Église romaine; elle répondait à un besoin de voir le divin caractéristique d'une époque où s'était répandue la communion visuelle avec le corps du Christ lors l'élévation de l'hostie. En outre, la papauté dota de jours d'indulgence des prières à la Sainte Face dite de préférence devant la *Veronica* elle-même ou devant une des nombreuses images de dévotion se référant à elle⁹.

La *Vengeance Nostre Seigneur* et le *Roman de l'Estoire dou Graal* (le *Joseph d'Arimathie*) : l'établissement d'un lien avec la Passion

Selon la *Vengeance Nostre Seigneur*¹⁰, un poème qui représente la plus ancienne version française de la *Vindicta Salvatoris* et doit dater de la fin du XII^e siècle, Gai, sénéchal de l'empereur Vespasien atteint de la lèpre, se rendit à Jérusalem pour trouver le prophète qui

⁸ Der Wilde Mann, *Veronica*, 8-9, éd. Friedrich Maurer, *Die religiösen Dichtungen des 11. und 12. Jahrhunderts*, t. III, Tübingen, Niemeyer, 1970, p. 501-503. Cf. Jean-Marie Sansterre, « Variations », art. cit., p. 225, n. 35.

⁹ Pour tout cela, cf. Jean-Marie Sansterre, « Variations », art. cit., p. 221-229. Sur les relations du visible et de l'invisible et le désir de voir, on ajoutera à la bibliographie Jean-René Valette, *La Pensée du Graal. Fiction littéraire et théologie (XI^e-XIII^e siècle)*, Paris, Honoré Champion, coll. « Nouvelle Bibliothèque du Moyen Âge », vol. 85, 2008, p. 391-561.

¹⁰ Éd. Loyal A.T. Gryting, *The Oldest Version of the Twelfth-Century Poem La Vengeance Nostre Seigneur*, Ann Arbor, University of Michigan Press, coll. « Contributions in Modern Philology », vol. 19, 1952.

guérirait son souverain. Là, un pieux juif lui apprit la crucifixion du prophète et l'existence d'un voile détenu par une femme du nom de Vérone, un tissu (une *toaille*) où était inscrit exactement le visage du prophète au contact duquel tout lépreux serait guéri. Le juif raconte ensuite les circonstances de l'impression miraculeuse, récit que Vérone fait aussi elle-même plus loin dans le texte. Elle était lépreuse. Ayant appris la renommée de Jésus-Christ, elle se rendit au Calvaire quand il mourut sur la croix. La mère du Sauveur lui ôta son voile, le tendit sur le visage de son fils qui apparut sur le tissu. Vérone mit alors le voile sur son visage et fut guérie. Gai amena Vérone et le voile à Rome. Là, Vérone rencontra saint Clément qui s'efforçait sans succès de prêcher le christianisme parmi les païens. C'est avec lui qu'elle fut conduite devant l'empereur et la cour le jour où Vespasien couronna son fils Titus. Clément prononça un sermon sur la passion de Jésus, puis il se fit donner le voile par Vérone et il le déploya pour faire voir à l'empereur le visage de Jésus ; Vespasien le porta à son propre visage et obtint la guérison. Il promit à Clément de se faire baptiser après avoir tiré vengeance des juifs, il délivra Joseph d'Arimathie emprisonné et apprit de lui quel était celui qui l'avait guéri¹¹.

Autre texte essentiel pour notre propos, le *Roman de l'Estoire dou Graal en vers* connu aussi sous l'appellation moderne de *Joseph d'Arimathie*, composé autour de 1200 par Robert de Boron ou par l'auteur qui se présente fictivement comme un chevalier de ce nom¹². On sait qu'il raconte la « préhistoire du Graal »¹³ en faisant de celui-ci la coupe ou le vase qui servit au Christ lors de la dernière scène et dans lequel Joseph d'Arimathie recueillit son sang. Robert y intercale la légende de Pilate, de Véronique, de la guérison de l'empereur (ou plutôt de son fils en l'occurrence) et de la vengeance à l'encontre des Juifs¹⁴. Les messagers envoyés par l'empereur pour trouver le prophète qui guérirait son fils Vespasien apprennent sa mort et l'existence de son portrait possédé par une femme du nom de Verrine. Celle-ci leur montra le *suaire* où Dieu essuya son visage et leur expliqua comment cela s'était produit. Elle avait fait confectionner une pièce de linge, un *sydoine*, qu'elle portait dans ses bras quand elle rencontra sur son chemin le prophète emmené les mains liées derrière le dos. Les juifs la prièrent de leur prêter le linge pour essuyer son visage trempé de sueur. Verrine le fit elle-même, puis elle continua son chemin tandis que le prophète était conduit plus loin en étant roué de coups. Rentrée chez elle, elle trouva sur le linge la *semblance* du prophète. Amenée à Rome, elle montra la *semblance* à l'empereur qui lui-même la fit voir à son fils, guéri sur-le-champ. La conversion de Vespasien eut lieu plus tard, quand, après avoir tiré vengeance des

¹¹ *Ibid.*, laisses 11-34, p. 39-53.

¹² Éd. William A. Nitze, *Robert de Boron. Le Roman de l'Estoire dou Graal*, Paris, coll. « Les classiques français du Moyen Âge », 1927 ; éd. Richard O'Gorman, *Robert de Boron. Joseph d'Arimathie. A critical Edition of the verse and Prose Versions*, Toronto, Pontifical Institute of Mediaeval Studies, coll. « Studies and Texts », vol. 120, 1995. Trad. Alexandre Micha, *Robert de Boron. Le Roman de l'Histoire du Graal*, Paris, Honoré Champion, coll. « Traductions des classiques français du Moyen Âge », vol. 55, 1995.

¹³ Alexandre Micha, *Robert de Boron, op. cit.*, p. 8.

¹⁴ Sur cette incorporation, cf. Alexandre Micha, « "Matière" et "sen" dans l'Estoire dou Graal de Robert de Boron », *Romania*, vol. 89, 1968, p. 457-480, ici p. 459-464, 467-472 ; réimpr. Id., *De la chanson de geste au roman*, Genève, Droz, coll. « Publications romanes et françaises », vol. 139, 1976, p. 207-230.

Juifs, il délivra Joseph d'Arimathie emprisonné et apprit de lui quel était celui qui l'avait guéri¹⁵.

La datation des deux œuvres vernaculaires n'est pas assez précise pour que l'on puisse être assuré de l'antériorité de la *Vengeance Nostre Seigneur* sur le *Roman de l'Estoire dou Graal*. L'important, comme on l'a relevé depuis longtemps¹⁶, est que les deux textes lient très explicitement à la Passion l'impression miraculeuse du visage du Christ sur le voile. Le rapprochement avec la Passion s'ébauche vers le milieu du XII^e siècle dans un *Carmen de Pilato* où le Christ imprime son visage après avoir annoncé à Véronique qu'il mourra sur la croix¹⁷. Un autre texte latin antérieur aux deux poèmes vernaculaires fait nettement le lien entre le tissu et la Passion, sans toutefois parler ni de Véronique ni de l'impression miraculeuse. Dans la description de la basilique Saint-Pierre qu'il rédigea entre 1159 et 1181, le chanoine du Vatican Pietro Mallio dit à propos de l'oratoire appelé *Veronica* : « Là se trouve sans aucun doute le *sudarium* du Christ sur lequel il essuya sa très sainte Face avant la Passion, comme nous le tenons de nos aïeux » (*ubi sine dubio est sudarium Christi, in quo ante passionem suam sanctissimam faciem, ut a nostris maioribus accepimus, extersit*), propos qui fait penser à la légende byzantine plaçant l'impression du visage du Christ sur le célèbre *mandylion* au moment de son agonie à Gethsémani¹⁸. Il n'est pas impossible qu'un texte latin perdu ait été plus proche de ce que racontent les deux poèmes vernaculaires, mais l'hypothèse s'impose d'autant moins que la documentation a déjà été soigneusement ratissée sans rien révéler à cet égard. Jusqu'à preuve du contraire, ce sont des textes écrits en français qui développent un motif promis à un bel avenir, surtout dans la version donnée pour la première fois par Robert de Boron. Il restera à faire de Véronique, qui chez Robert de Boron répond à une demande des juifs, une sainte femme prise de pitié envers Jésus mené au calvaire. J'y reviendrai. Au XIV^e siècle — pas avant —, la légende ainsi formée reléguera tout le reste à l'arrière-plan.

On notera que les deux récits en vers ont chacun leur cohérence dans leur version de la légende. La *Vengeance Nostre Seigneur* y introduit ce qu'il faut interpréter comme une médiation cléricale : Véronique remet à saint Clément le voile qui l'a guérie au Calvaire et lui-même montre à l'empereur païen le portrait guérisseur du Christ dont il vient de raconter la Passion. Chez Robert de Boron, la légende de Véronique et de son *sydoine*, « témoin matériel des souffrances du Christ¹⁹ », contribue à ancrer dans l'histoire du salut le mythe du

¹⁵ Robert de Boron, *Roman de l'Estoire dou Graal (Joseph d'Arimathie)*, v. 1465-1748, éd. Nitze, *op. cit.*, p. 51-61 ; éd. O'Gorman, *op. cit.*, p. 162-188 ; trad. Micha, *op. cit.*, p. 37-41.

¹⁶ Déjà Ernst von Dobschütz, *Christusbilder*, *op. cit.*, p. 251.

¹⁷ *Ibid.*, p. 251, 281*-283* ; éd. Doris Werner, Pylatus. *Untersuchungen zur metrischen lateinischen Pilatuslegende und kritische Textausgabe*, Ratingen/Kastellaun/Düsseldorf, coll. « Beihefte zum Mittellateinischen Jahrbuch », vol. 8, 1972, p. 223-224.

¹⁸ *Ibid.*, p. 251, 281*-283* ; Petrus Mallius, *Descriptio basilicae Vaticanae*, 27, éd. Roberto Valentini et Giuseppe Zucchetti, *Codice topografico della Città di Roma*, t. III, Roma, Tipografia del Senato, col « Fonti per la storia d'Italia », vol. 90, 1946, p. 420 ; cf. Jean-Marie Sansterre, « Variations », art. cit., p. 223, n. 26.

¹⁹ Alexandre Micha, « "Matière" et "sen" », art. cit., p. 469.

Graal²⁰, dont Robert de Boron fait, le premier, une relique de la Passion²¹. D'autre part, les deux textes — et c'est là également quelque chose de nouveau en dehors de Rome — se réfèrent à la relique romaine dont le culte émerge à l'époque. Robert précise que la *semblance* est appelée Véronique et qu'« on la tient à Rome pour une grande relique » (*On l'apele la Veronique / C'on tient a Romme a grant relique*)²². Selon la *Vengeance Nostre Seigneur*, saint Clément « scella le voile en un fort riche autel qui était de saint Syméon, ce que l'on sait avec certitude » (*En .i. mout riche autel qui fu Saint Symeon / Seella la toaille, que de fin le set hom*)²³. Comme cette laisse du poème est rimée en –on et que le prince des apôtres portait les deux noms, l'auteur a dû substituer saint Syméon à saint Pierre pour désigner la basilique vaticane.

La Vengeance de Nostre-Seigneur dans la Bible en français de Roger d'Argenteuil : un récit français des origines à la tonalité romaine et pontificale

Je ne puis suivre ici la légende dans les multiples textes latins ou vernaculaires qui en parlent au XIII^e siècle. Disons seulement que le lien avec la Passion ne s'impose pas encore, même s'il gagne du terrain comme nous allons le voir. Divers textes continuent à attribuer l'impression miraculeuse à une réponse du Christ au souhait de Véronique de posséder son portrait et d'autres continuent même à parler d'une image peinte²⁴. En outre, une nouvelle légende en français vint se greffer sur celle de Véronique, celle de Sidonie. La jeune Sidonie et sa mère malade vivaient dans une grande pauvreté. Elle vendit son seul bien, un précieux voile, à Joseph d'Arimathie pour servir de linceul au Christ. Puis, sous les conseils de sa mère, elle rendit l'argent reçu, ce qui leur valut d'être comblées par la faveur divine²⁵.

Sans insister sur tout cela, je m'arrête à une version de la légende de Véronique qui s'avère particulièrement significative pour notre propos. Il s'agit de la version de la *Vengeance de Nostre-Seigneur* figurant dans la *Bible en français* attribuée à un certain Roger d'Argenteuil, une compilation un peu antérieure à la fin du XIII^e siècle d'extraits de la Bible et d'éléments divers, apocryphes en particulier²⁶.

²⁰ *Ibid.*, p. 467-469 ; Jean-René Valette, *La Pensée du Graal*, *op. cit.*, p. 603-604.

²¹ Jean-René Valette, *La Pensée du Graal*, *op. cit.*, p. 489-490.

²² Robert de Boron, *Roman de l'Estoire dou Graal (Joseph d'Arimathie)*, v. 1747-1748, éd. Nitze, *op. cit.*, p. 61 ; éd. O'Gorman, *op. cit.*, p. 188.

²³ *La Vengeance Nostre Seigneur*, *op. cit.*, laisse 34, v. 679-680, p. 53.

²⁴ Un exemple : Jean-Marie Sansterre, « Variations », art. cit., p. 224 et n. 29.

²⁵ Anne Amari Perry, « Sidonie et le sidoine. Remarques sur une légende médiévale », *Neuphilologische Mitteilungen*, vol. 83, 1982, p. 78-82.

²⁶ Éd. Alvin E. FORD, *La Vengeance de Nostre-Seigneur. The Old and Middle French Prose Versions : The Cura Sanitatis Tiberii (The Mission of Volusian), the Nathanis Judaei Legatio (Vindicta Salvatoris) and the Versions found in the Bible en français of Roger d'Argenteuil or influenced by the Works of Flavius Josephus, Robert de Boron and Jacobus de Voragine*, Toronto, Pontifical Institute of Mediaeval Studies, coll. « Studies and Texts », vol. 115, 1993, p. 86-127. Repris en extraits avec une trad. italienne par Eugenio Burgio, *Racconti di immagini. Trentotto capitoli sui poteri della rappresentazione nel Medioevo occidentale*, Torino, Edizioni dell'Orso, coll. « Gli Orsatti », vol. 2, 2001, p. 80-88, cf. Id., « Veronica e il volto di Cristo.

Véronique est cette fois une sainte femme dont la compassion est récompensée par le portrait miraculeux du Seigneur. Elle s'en allait vendre un grand voile au marché. Lorsqu'elle vit passer le Christ en sueur portant sa croix, elle éprouva une grande douleur, pleura amèrement et lui donna le voile pour qu'il essuyât son visage. Dès que le Seigneur eut fait cela, son visage se forma sur le tissu « comme s'il était de chair et d'os » (*con s'il fust en char et os*). Il donna le voile à Véronique en lui disant qu'il ferait maintes guérisons. Ce qui se vérifia rapidement : rentrée chez elle, Véronique l'appliqua sur le visage et le corps de son mari malade qui guérit aussitôt²⁷.

Ensuite le texte fait intervenir saint Pierre auquel il attribue un rôle majeur. La médiation apostolique, autrement dit la médiation pontificale, prend ici la place de celle de saint Clément évoquée dans la *Vengeance Nostre Seigneur* en vers et encore dans des versions en prose postérieures à celle de Roger d'Argenteuil.

Pierre prêchait à Rome la foi chrétienne et avait déjà baptisé un grand nombre de personnes quand il fut mandé par l'empereur César et son frère malade Vespasien. Il leur apprit l'existence du voile miraculeux et en conseilla l'envoi à Rome²⁸. C'est donc lui qui est à l'origine de sa translation. L'apôtre revient à l'avant-plan à l'arrivée de Véronique et du voile à Rome. Véronique fut accueillie avec grand honneur par l'empereur, saint Pierre et les sénateurs. Puis :

Quand elle aperçut monseigneur saint Pierre, elle s'agenouilla devant lui : « Sire, je mets en la garde de Dieu et la vôtre ma personne et ce saint voile que j'ai apporté par ordre de monseigneur l'empereur ». Quand monseigneur saint Pierre vit le saint voile, il se mit à pleurer fort de pitié. Il le prit dans les mains, l'emporta solennellement par la cité de Rome et s'en alla droit au grand palais... (*Et quant ele aparçut monseignor Saint Pere, si s'agenolla devant lui et li dist : « Sire, je met en la Deu garde et en la vostre mon cors et cest saint cuevrechief que je ai aporté en ceste cité par le conmandement monseignor l'empereor. » Quant misires Seint Peres vit le cuevrechief saint, si conmença a plorer de pitié moult durement. Et lors le prist entre ses mains et l'en aporta hautement par mi la cité de Rome, et s'en vint tout droit el grant palés...*)

Testi e immagini di una *legenda* tardomedioevale », dans Maria Grazia Saibene et Marina Buzzoni, *Testo e immagine nel Medioevo germanico*, Milan, Cisalpino, coll. « Le bricole », 2001, p. 65-102, ici p. 75-77. Il s'agit de la version dont parle Alexandre Micha, « La légende de l'empereur malade », art. cit., p. 442-446, d'après des manuscrits du XIV^e siècle. Sur cette *Bible en français*, cf. notamment Pierre-Maurice Bogaert, « La Bible française au Moyen Âge », dans Id. (éd.), *Les Bibles en français. Histoire illustrée du Moyen Âge à nos jours*, Turnhout, Brepols, 1991, p. 13-46, ici p. 25. — Je développe un peu la lecture proposée dans « Variations », art. cit., p. 230-231.

²⁷ Roger d'Argenteuil, *Bible en français, La Vengeance de Nostre-Seigneur*, éd. Ford, *op. cit.*, p. 86-87 [§ 1].

²⁸ *Ibid.*, p. 87-91[§ 2-4].

Le récit exalte ensuite l'image divine et son pouvoir à un point encore jamais atteint dans la légende. Lorsque Vespasien malade apprit l'arrivée à Rome de Véronique porteuse du voile, il dit :

« Je sais maintenant que Dieu m'aime et qu'il s'est souvenu de moi, et qu'il veut que je guérisse. Et il m'a fait grand honneur sans que je l'aie mérité quand il m'a envoyé la semblance et le portrait de son très saint et glorieux visage. » (« *Or sai je bien que Dex m'aimme et que il li est souvenu de moi, et que il veut que ge guerisse. Et grant honor m'a fete sanz deserte quant il la semblance et la pourtraiture de son saintisme et glorieus visage m'a envoié.* »)²⁹

Tandis que Pierre accompagné de Véronique s'avancait tenant le voile entre ses mains et suivi d'une grande foule, il arriva au temple qui jouxtait palais ; l'idole de Mahomet et celles des païens s'écroulèrent. Lorsqu'il entra dans le palais, l'empereur, les princes, les barons et les sénateurs s'agenouillèrent tous et le palais s'emplit de lumière et d'une merveilleuse odeur. Saint Pierre s'approcha de Vespasien qui s'écria : « “Voici l'image du grand Dieu éternel qui fit toute chose, qui est appelé Jésus-Christ, à qui je demande mon salut et ma santé”. » (“*Veez ci l'ymage du grant Deu pardurable qui toutes choses fist, qui est apelez Jhesu Crist, a qui je requier mon sauvement et ma santé*”). Pierre fit alors un geste qui tient du sacrement : il toucha avec le saint voile le visage et le corps de Vespasien et il l'en signa trois fois au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Vespasien fut guéri et tous se firent alors baptiser³⁰. Suit une scène remarquable faisant penser à l'élévation de l'hostie à laquelle l'image est assimilée :

Et parce que tout le peuple désirait voir l'image de notre Seigneur Jésus-Christ et que messire saint Pierre ne pouvait la montrer à tous en raison de la grande foule qui l'entourait, le saint voile par le pouvoir de Dieu s'éleva en l'air de sorte que tout le peuple pût voir la sainte image de notre Seigneur Jésus-Christ. Vinrent là et furent apportés de nombreux malades qui tous furent guéris par le pouvoir de Dieu. Le saint voile resta en l'air de tierce à vêpres, puis descendit dans les mains de monseigneur saint Pierre. (*Et pour ce que tout le pueple de Rome desirroit a veoir l'ymage de Nostre Segnor Jhesu Crist, et messires Sainz Peres ne la pooit a touz moustrer pour la grant presse qui entor lui estoit, li sainz cuevrechief par la vertu de Deu se leva en l'air en haut, si que touz li pueples pot veoir la sainte ymage de Nostre Segnor Jhesu Crist. Et i vindrent et firent apporter moult de malades qui tuit furent gari par la vertu de Deu. Et fu li seinz cuevrechief en l'air*

²⁹ *Ibid.*, p. 94-95[§ 7]. Citations : l. 127-133 et 137-140.

³⁰ *Ibid.*, p. 96-97[§ 8]. Citation : l. 160-161.

*en haut de tierce jusques a vespres, puis descendi entre les mains monseignor Saint Pere)*³¹.

Or, tout cela concerne explicitement l'image-relique du Vatican. Le texte note, en effet : « Et ce saint voile est encore à Rome et il est montré chaque année au peuple » (*Et est encore li sainz cuevrechief a Ronme et est moustrez chascun an au pueple*)³².

Il faut rappeler à ce propos que la papauté contrôlait l'ostension de la sainte Face conservée au Vatican. Elle la montrait une fois l'an à la foule de pèlerins mêlés aux Romains. Ce jour-là, observe le cardinal Iacopo Stefaneschi au tout début du XIV^e siècle, « la vénérable image communément dite *sudarium* ou *Veronica* est révélée au monde entier » (*toti orbi venerabilis revelatur effigies, vulgo sudarium seu Veronica dicta*)³³. L'Église romaine orchestrait un culte à vocation universelle qui tenait de la communion visuelle avec le divin³⁴. Le texte de Roger d'Argenteuil fait écho à cela de façon remarquable. La promotion par la papauté d'un culte devenu comme le symbole de son rayonnement sur le monde est reportée au temps des origines tandis que l'ostension annuelle de l'image-relique est anticipée par une élévation miraculeuse et une communion visuelle porteuse de grâce.

Cette interprétation est confirmée par la fin du récit. Après avoir narré longuement la destruction de Jérusalem par Vespasien, l'auteur raconte que saint Pierre et les autres apôtres présents à Rome ordonnèrent le service qui se fait dans l'église et notamment le saint sacrement du corps de Notre Seigneur. L'auteur souligne alors que l'âme est spirituellement réconfortée « par la vue de la sainte hostie consacrée par les saintes paroles que le prêtre dit au saint sacrement, quand il la montre au peuple » (*par le regart de la sainte oiste sacree de saintes paroles que li prestres dit el saint sacrement, quant il mostre la sainte oiste au peuple*)³⁵. Le récit s'achève par la communion visuelle avec le corps du Christ mise ainsi en étroit parallèle avec la contemplation de son portrait salvateur.

Dans l'*Ovide moralisé* : la Véronique, la croix et la foi dans le Crucifié ou les modes de la présence salvatrice du Christ à Rome

Un autre témoignage remarquable — le dernier que j'évoquerai — figure dans l'*Ovide moralisé*, immense œuvre en vers du début du XIV^e siècle dont l'auteur anonyme est sans doute un franciscain. Il s'agit d'une traduction ou plutôt d'une translation de l'ensemble des *Métamorphoses* d'Ovide accompagnée de gloses qui interprètent de façon allégorique les

³¹ *Ibid.*, p. 97-98[§ 9], l. 175-182.

³² *Ibid.*, p. 98 [§ 9], l. 185-186.

³³ Éd. et trad. ital. Claudio Leonardi, Paul Gerhard Schmidt et Antonio Placanica, *Iacopo Stefaneschi. De centesimo seu iubileo anno. La storia del primo giubileo (1300)*, Firenze, Edizioni del Galluzzo, Coll. « Edizione nazionale dei testi mediolatini », series II, vol. 1, 2001, p. 4, l. 45-47.

³⁴ Jean-Marie Sansterre, « Variations », art. cit., p. 226-228.

³⁵ Roger d'Argenteuil, *Bible en français, La Vengeance de Nostre-Seigneur*, éd. Ford, *op. cit.*, p. 126-127 [§ 25]. Citation : l. 604-606.

récits³⁶. Véronique et surtout son voile apparaissent dans une moralisation, une explication allégorique, relevée récemment par Virginie Minet-Mahy dont le commentaire, que je suivrai seulement en partie, m'aurait échappé sans Google, car il se trouve dans un ouvrage collectif sur l'*Ovide moralisé* totalement étranger aux préoccupations ordinaires des historiens³⁷.

La moralisation, comme deux autres qui la suivent, concerne la métamorphose d'Esculape en serpent³⁸. Ovide (l. xv, v. 622-744) raconte que, pour être délivrés d'une terrible épidémie, les Romains vinrent à Épidaure demander le secours d'Esculape. Le dieu prit la forme d'un immense serpent, entra dans un navire qui navigua jusqu'à Rome. Tandis que le navire, la nef, remontait le Tibre, les Romains offraient dans l'allégresse des sacrifices au dieu. Arrivé à Rome, le serpent choisit de s'établir dans l'île Tibérine, reprit sa forme divine et sauva la ville. Par sa présence, dit le traducteur, il a soigné et guéri Rome tout entière³⁹. Le récit fait l'objet de trois gloses facilitées par la typologie biblique du serpent d'airain. La première, comme l'a bien vu Virginie Minet-Mahy, assimile l'image du serpent de la métamorphose au portrait guérisseur du Christ imprimé sur le voile de Véronique alors qu'il portait la croix sur le chemin du Calvaire. Véronique, une vieille femme, l'amena à Rome où l'empereur fut guéri par sa seule vue.

« Ainsi Rome fut confortée par la Véronique apportée, qui alors vint de Jérusalem à Rome. À Rome, on en témoigne, on tient cette Véronique pour une chose sainte et pour une relique. (*Ensi fu Rome confortee / Par la « veronique » aportee, / Qui lors vint de Jherusalem / En Rome, ce tesmoigne l'en, / Si tient l'en cele veronique / Por saintuaire et por relique*) »⁴⁰.

La deuxième glose rapproche le récit d'Ovide de l'apparition, la découverte et le transfert de la sainte Croix. Comme à Rome et ailleurs, les chrétiens n'osaient pas avouer leur foi devant les païens, Dieu voulut les visiter. Il fit voir à Constantin son signe, une croix dans le ciel, ce qui amena l'empereur à se faire baptiser. Puis, la sainte Croix fut trouvée par sa mère Hélène ; elle en envoya la moitié à son fils et tout le peuple — comprenons le peuple de Rome — eut grande joie de sa venue et l'adora⁴¹. La troisième glose assimile Esculape au Christ lui-même, le souverain médecin qui pour sauver les hommes monta sur la nef, c'est-à-dire la croix. La

³⁶ Sur cette œuvre, cf. Marylène Possamaï-Pérez, *L'Ovide moralisé. Essai d'interprétation*, Paris, Honoré Champion, coll. « Nouvelle Bibliothèque du Moyen Âge », vol. 78, 2006.

³⁷ Virginie Minet-Mahy, « De la poétique des métamorphoses à la politique de la *translatio* dans l'*Ovide moralisé* : l'image salvatrice », dans Marylène Possamaï-Pérez (dir.), *Nouvelles études sur l'Ovide moralisé*, Paris, Honoré Champion, coll. « Essai sur le Moyen Âge », vol. 42, 2009, p. 214-243, ici p. 228-234.

³⁸ Éd. Cornelis de Boer, *Ovide moralisé. Poème du commencement du quatorzième siècle*, t. v (livres XIV et XV), Amsterdam, Johannes Müller, coll. « Verhandelingen der Koninklijke Nederlandsche Akademie van Wetenschappen, Afdeeling Letterkunde », nieuwe reeks, deel 13, 1938 [réimpr. Wiesbaden, M. Sändig, 1968], livre xv, v. 6507-6956, p. 352-363.

³⁹ *Ibid.*, v. 1613-1898, p. 232-239 : le récit d'Ovide.

⁴⁰ *Ibid.*, v. 6507-6606, p. 352-354. Citation: v. 6601-6606.

⁴¹ *Ibid.*, v. 6607-6724, p. 354-357.

foi dans le Crucifié vint à Rome. Par lui, Rome fut sauvée et ceux que le péché avait rendus infirmes recouvrèrent vie et santé⁴². Translation du portrait miraculeusement imprimé lors la Passion, transfert d'une partie de la vraie croix et enfin propagation de la foi dans le Crucifié, autrement dit trois modes de la présence salvatrice du Christ à Rome.

L'*Ovide moralisé* et la *Bible en français* de Roger d'Argenteuil témoignent donc avec originalité et de façon fort différente l'un de l'autre de l'importance désormais attachée à la *Veronica* et de son rayonnement en Occident. Il est particulièrement fascinant de lire dans un texte français, celui de Roger d'Argenteuil, un récit des origines avec de telles connotations romaines et pontificales, alors qu'à Rome même on ne devait guère se soucier d'uniformiser la légende. L'apport essentiel des textes français est toutefois d'avoir relié vers 1200 la vieille légende de Véronique à la Passion tout en se référant à l'image-relique dont le culte émergeait à Rome.

⁴² *Ibid.*, v. 6725-6956, p. 357-363.